

29. Jacob Adacher, sept ans, de Kirsiten; le père a été tué, la mère vit; bonne santé, craintif, ne sait rien, très pauvre.

Filles.

1. Anna-Jos. Amstad, quinze ans, de Stans; le père est mort, la mère vit; bonne santé, moyens ordinaires, commence à lire et sait filer, excessivement pauvre.

2. Clara Waser, douze ans, de Stansstaad, le père vit; la mère est morte; bonne santé, des moyens, appliquée à l'étude, ne sait pas *l a b c*, sait filer, habituée à mendier.

3. Joséphine Rieter, treize ans, de Stans; père et mère morts; bonne santé, moyens ordinaires, commence à lire, sait filer, excessivement pauvre.

4. Anna Marie Beutschgi, onze ans, de Stans; père banni, mère morte; bonne santé, excessivement négligée, ne sait rien, habitudes détestables, excessivement pauvre.

15. Barbara Spillmater, dix ans, de Stans; le père est mort, la mère vit; bonne santé, des moyens, ne sait rien, habitudes convenables, pauvre.

16. Catherine Aieer, cinq ans, de Stans; le père a été tué, la mère vit; bonne santé, beaucoup de moyens, ne sait rien, pauvre.

Malgré tous ces obstacles, malgré le peu de savoir-faire pratique du directeur, le succès fut prompt, presque miraculeux.

Quatre semaines étaient à peine écoulées, lorsque Truttman écrivait, dans son rapport au ministre Renger, du 11 février 1799 :

« La maison de pauvres va bien. Père Pestalozzi travaille jour et nuit avec acharnement. Maintenant il y a soixante-deux élèves qui sont nourris et occupés toute la journée dans l'établissement; il n'en reste que cinquante pour la nuit, car les lits manquent. On est stupéfait de voir tout ce que fait cet excellent homme, et tous les progrès qu'en si peu de temps il a pu obtenir de ses élèves, qui maintenant sont pleins de zèle pour s'instruire. Bien certainement l'état retrouvera avec usure dans quelques années les sacrifices qu'il fait pour cette

bienfaisante institution. Je souhaite que bientôt nos chères religieuses aient gagné le ciel, ou soient transportées dans un autre couvent. »

Ce témoignage est confirmé par le rapport que, dans la même semaine, le curé Businger adressa au directeur. On y lit :

« La maison de pauvres a aussi commencé, et continue sa bonne marche. Plus de soixante-dix enfants y sont déjà soignés, et chaque jour il s'en présente de nouveaux pour y être reçus. Le citoyen Pestalozzi travaille sans relâche aux progrès de cet établissement, et l'on ne peut en croire ses yeux et ses oreilles, quand on voit et quand on entend jusqu'où il a pu pousser son œuvre en si peu de temps. »

Ainsi Pestalozzi avait surmonté les obstacles intérieurs, ceux qu'il pouvait combattre directement; mais il en était d'autres qui venaient du dehors compromettre le succès définitif de son œuvre. C'étaient, d'une part la défiance, le mauvais vouloir, et même l'opposition ouverte de la contrée qu'il était venu secourir; de l'autre les faux jugements portés par des hommes estimés compétents, mais qui, habitués aux anciens errements scolaires et ne comprenant point la pensée de Pestalozzi, condamnaient en lui tout ce qui s'éloignait du type auquel ils s'étaient arrêtés.

Le Bas-Unterwald détestait le gouvernement unitaire, cause de ses récents malheurs; il était persuadé qu'on ne soignait ses enfants que pour les gagner à cette nouvelle constitution si abhorrée. Puis il était éminemment et exclusivement catholique; jamais on n'y avait vu un protestant revêtu de la moindre fonction, à plus forte raison d'une mission éducative; aux yeux du grand nombre, les pauvres enfants étaient exposés à perdre leur âme en recevant les soins de l'hérétique Pestalozzi.

En même temps l'œuvre de celui-ci ne ressemblait

à aucune autre de ce genre, parce qu'elle consistait à mettre en pratique une idée nouvelle, qui souvent exigeait le contre-pied des procédés éducatifs jusqu'alors en usage. Ainsi Pestalozzi marchait sans plan tracé d'avance, sans ordre apparent, sans division des enfants en classes. Il était constamment avec eux, leur témoignant en toute chose une vive affection, épiait la manifestation de leurs facultés, de leurs forces, de leurs bons mouvements, afin de les mettre en œuvre, semblable à un jardinier qui en soignant un jeune arbre attend que ses bourgeons aient paru pour savoir où les diriger. Voilà pourquoi il n'avait point voulu d'aide ; et dans le fait personne n'aurait pu l'aider utilement, un pédagogue expérimenté moins encore que tout autre. Il n'avait en commençant ni livres ni matériel d'école, mais il n'en demandait point, ne voulant pour ses enfants que le contact de son âme de père, celui de la nature, et les nécessités de leur vie commune.

Le système dont nous venons de donner une faible esquisse est exposé clairement et d'une manière complète dans la lettre adressée par Pestalozzi à son ami Gessner sur son séjour à Stans. Nos lecteurs le trouveront plus loin, car elle est d'une extrême importance pour expliquer la doctrine de l'auteur. Nous n'avons pas voulu interrompre notre récit sur l'asile fondé à Stans, récit que nous appuyons sur les documents officiels ; mais ce que nous avons dit de la méthode suivie par Pestalozzi était nécessaire pour faire comprendre les jugements portés sur lui pendant qu'il était à l'œuvre.

Souvent les visiteurs de l'établissement n'y voyaient que désordre et confusion ; il leur semblait que l'enseignement faisait complètement défaut.

En même temps le comité de pauvres, qui considérait comme sa principale tâche d'amener promptement les enfants à gagner quelque chose, se plaignait

du temps perdu pour cet objet, et supputait le profit qu'on eût pu retirer par le travail de la soie, travail pour lequel cependant les instruments faisaient totalement défaut.

Le sous-préfet Truttmann, homme très capable et bien intentionné, ne comprit pas mieux la pensée de Pestalozzi, et le but bien plus relevé qu'il poursuivait ; il fut trompé par les apparences. Voici ce qu'il écrivait au ministre, dans son rapport du 25 mars 1799 :

« Je dois vous dire franchement que l'administration économique de la maison, la classification des enfants, tant pour l'enseignement que pour les travaux manuels, l'installation des inspecteurs et des maîtres nécessaires, ne peuvent plus être différés sans dommage pour cet établissement de bienfaisance. Pour vous parler librement, citoyen ministre, de cet objet très important, j'irais demain à Lucerne, si je n'étais retenu dans ma chambre par une enflure au pied. J'admire le zèle du citoyen Pestalozzi et son activité sans relâche toute consacrée à l'établissement ; il mérite honneur et reconnaissance ; mais je prévois qu'il sera incapable de réaliser ses idées, tout en donnant à l'entreprise le développement bien ordonné nécessaire à son succès, lequel serait promis sans une organisation nouvelle et sans un plan qui satisfasse à tous les besoins sans exception. Cet excellent homme a de la fermeté et de la douceur ; malheureusement il les applique souvent mal à propos. Je lui ai fait des représentations réitérées ; je l'ai prié d'aller à Zurich pour y étudier en détail l'organisation de l'école de pauvres de cette ville, afin de l'imiter autant que possible à Stans. Il y est allé. Mais je n'en attends pas un résultat satisfaisant, parce qu'il s'est mis dans la tête de faire tout lui-même, sans plan, et sans autre aide que celle des enfants eux-mêmes. L'établissement exige un personnel plus nombreux. Où le trouver ? Je vous prie, citoyen ministre, pour l'honneur du gouvernement et pour le bien public, de prendre à cœur cette affaire, et

d'appliquer un remède avant que le mal soit devenu plus grave. »

Néanmoins le directoire ne permit pas que Pestalozzi fût entravé ; il lui laissa sa liberté d'action.

Mais celui-ci souffrait cruellement, et des dispositions hostiles de la contrée dont il avait espéré quelque reconnaissance et de l'opposition qu'excitait son œuvre chez ceux-là mêmes sur qui il avait compté pour la soutenir. Malgré l'ardeur de sa foi et de son courage, il craignait par moments de voir cette nouvelle entreprise, qui lui donnait de si belles espérances, tomber comme les autres, et par sa chute amener la ruine, pour lui, pour sa famille, pour sa patrie, pour l'humanité, de cette idée qui était sa vie depuis trente ans.

Cette angoisse se fait sentir dans le premier rapport qu'il adressa au ministre Rengger, le 19 avril 1799, en ces termes :

« Citoyen ministre,

» Je connais et je sens mon devoir de ne point vous laisser sans informations sur la marche de l'institution, mais je succombe sous le poids de tout ce qu'il y a à faire de pressant, et qui ne peut être fait que par moi seul. Le malheur est que ce qui absorbe mes forces n'est pas la chose essentielle de l'établissement, mais bien des détails accessoires. Malgré un grand succès de mes efforts, mon but économique et moral est reculé par le défaut de quelques misérables ustensiles de cuisine, que le citoyen Haas me fait attendre depuis quinze jours, sans répondre à mes demandes. En même temps, l'opiniâtreté politique, qui se réveille ici, exerce une funeste influence sur les enfants ; et ceux qui devraient s'y opposer trouvent que ce n'est pas le moment de mécontenter les gens pour un asile d'orphelins. J'ai fait beaucoup d'expériences, et je soupire après le moment où vous pourrez venir voir par vos yeux les heureux résultats obtenus dans l'établissement naissant au milieu

de difficultés sans nom, et surtout ceux qu'on peut attendre certainement en poursuivant l'œuvre dans les mêmes principes et avec la même méthode. Sous peu, je tâcherai de mettre au net le compte des sommes que j'ai reçues, et je vous l'enverrai. On ne trouve des ouvriers qu'à des prix excessifs, et les préjugés m'empêchent d'employer les meilleurs moyens d'économie ; mais je travaillerai avec un fermeté infatigable à atteindre le but de cette institution sans grandes dépenses.

» Les heures de travail et l'étude sont maintenant fixées comme suit : de six à huit heures des leçons ; dès lors jusqu'à quatre heures du soir des travaux manuels ; puis jusqu'à huit heures encore des leçons. La santé des enfants devient florissante. La difficulté de faire marcher en même temps l'enseignement et le travail diminue chaque jour ; les enfants s'habituent peu à peu à l'ordre et à l'application. Vous sentez vous-même ce qu'il a fallu de peine pour y amener ces petits montagnards mal élevés. Nous aurons d'autant plus de joie d'avoir atteint notre but. Plusieurs enfants ont eu une espèce de fièvre bilieuse et catarrhale ; il sont en convalescence. J'attends avec impatience des lettres de Zurich au sujet des aides des deux sexes dont j'ai besoin ; et je serais heureux aussi d'apprendre de vous que vos vœux sont propres à me tranquilliser.

» Permettez-moi de recommander l'institution et moi-même à votre bienveillance.

» Avec respect et reconnaissance,

» PESTALOZZI. »

Malgré tout, l'entreprise prospérait. Les enfants qui étaient arrivés avec des figures tristes et soucieuses, des yeux éteints et craintifs, ou défiants et effrontés, des dispositions apathiques ou rebelles, avaient subi la même métamorphose que la nature, vivifiée au souffle du printemps ; ils étaient pleins de joie, d'abandon, de zèle, d'activité, de douceur et de bienveillance.

Le 24 mai 1799 fut un beau jour de fête pour l'insti-

tution et pour son directeur. Ce jour-là Pestalozzi conduisit toute sa maison à Lucerne. Elle y fut reçue par le directoire exécutif, la première autorité de l'Helvétie, laquelle fit remettre à chaque élève une pièce de dix batz toute neuve. (1 fr. 45.) On vit par là que le directeur Legrand ne s'était point laissé tromper par les détracteurs de Pestalozzi.

Malheureusement l'institution était près de finir. Elle comptait quatre-vingts enfants ; elle était en pleine prospérité, lorsque quinze jours après la course à Lucerne, des événements imprévus vinrent en rendre la continuation impossible.

Les péripéties de la guerre ramenèrent dans le Bas-Unterwald l'armée française avec un grand nombre de malades. Zschokke, commissaire du gouvernement, ne trouva que la maison des orphelins pour y installer l'hôpital. Le 8 juin 1799, il renvoya tous les enfants, au nombre de soixante, pour lesquels on trouva un asile convenable dans les familles ; il en resta vingt dans l'établissement. Dans de pareilles circonstances, Pestalozzi ne voulut pas y rester. Il donna à chaque enfant congédié deux vêtements complets, avec quelque argent ; il fit mettre le mobilier en sûreté à Lucerne ; il rendit au commissaire Zschokke 3000 fr. qui lui restaient ; et il se retira très malade aux bains du Gurnigel ; il avait travaillé au delà de ses forces, il était épuisé, il crachait le sang.

Le directoire n'apprit ces événements que lorsqu'ils étaient des faits accomplis. Dans sa séance du 17 juin 1799, il alloua à Pestalozzi une somme de 400 livres pour ses peines dans la direction de l'asile de Stans.

Les ordres donnés par Zschokke, le départ de Pestalozzi, la fermeture définitive de l'asile survenue plus tard, blâmés par les uns, approuvés par les autres, donnèrent lieu à une polémique dans laquelle souvent les faits furent dénaturés. Pour faire connaître toute la

vérité, nous continuerons à citer les documents authentiques.

Voici d'abord ce que dit Zschokke, dans son rapport au ministre Rengger, du 28 juin 1799 :

« Je n'ai point fermé la maison des orphelins de Stans, cet honorable monument de la bienfaisance suisse ; je n'ai fait que diminuer le nombre des enfants qui y sont soignés. Cette noble institution doit être conservée même au milieu des troubles de la guerre ; du moins je ne veux pas être celui qui la supprimera. Les énormes logements de troupes, le défaut d'un local pour servir d'hôpital aux défenseurs de la patrie malades ou blessés, l'inquiétude des parents qui, à l'approche du théâtre de la guerre, demandaient à reprendre leurs enfants jusqu'à ce que le danger fût passé, cent autres circonstances exigèrent que l'établissement fût restreint. D'après mes ordres formels, il n'a été congédié que les enfants dont les parents ou amis déclaraient au citoyen Pestalozzi, ou à moi-même, qu'ils les soigneraient bien pendant quelque temps. Pestalozzi leur donna à chacun double vêtement, du linge et quelque argent. Maintenant il reste encore dans la maison vingt-deux enfants des deux sexes. Le citoyen Von Matt¹, membre de la municipalité de Stans, homme bienveillant, à dispositions vraiment paternelles, s'est chargé gratuitement de toute la surveillance. Il visite la maison des orphelins plusieurs fois par jour. Les enfants sont astreints à un ordre et à une propreté exemplaires. Ils reçoivent des leçons de lecture, d'écriture et de religion. Les respectables pères capucins enseignent eux-mêmes à tour de rôle.

» C'est pour moi une fête de voir ces petits réunis dans des chambres bien propres. La santé, la joie et l'innocence brillent dans leurs yeux. Leur aspect est, pour les bienfaiteurs qui ont fondé cet asile, la récompense la plus touchante. Le vertueux Pestalozzi, par son activité, s'est élevé, ici encore, un monument qui ne sera jamais oublié. »

¹ Von Matt était forgeron.

Nous croyons devoir compléter ici les informations de ce rapport par ce que Zschokke lui-même écrit, cinq ans plus tard, dans son *Histoire des faits mémorables de la révolution helvétique*, 1804, tome II, pag. 259 :

« Une des premières conséquences fâcheuses du retour des Français dans l'Unterwald fut que, à défaut d'autres locaux pour y installer l'hôpital, il fallut prendre une partie importante de la dépendance du couvent de femmes de Stans, dans laquelle vivait le noble Pestalozzi avec les orphelins. Lors même que, pour épargner l'asile, j'aurais pu installer les malades dans quelque une des maisons du bourg, qui avaient échappé à l'incendie et où les familles étaient entassées, l'autorité militaire n'y aurait jamais consenti. Pestalozzi sentit cette dure nécessité, et il y obéit, non sans chagrin.... »

» Avec Pestalozzi disparut l'esprit de son enseignement pour les orphelins; cependant ceux-ci furent encore instruits avec soin, et habitués à un ordre et à une propreté qui manquaient précédemment. Von Matt se chargea avec un zèle digne d'éloges de la surveillance immédiate de la maison d'orphelins, secondé par le bienfaisant curé Businger. »

Le 4 juillet 1799, le sous-préfet Truttmann écrivait au ministre Rengger :

« Ce n'est que quelques jours plus tard que j'ai appris la dissolution de la maison d'orphelins de Stans. Elle a été l'effet d'une terreur panique. Maintenant il y a encore vingt-deux enfants dans l'établissement; pour leur entretien, le citoyen Von Matt, homme très loyal, établi comme surveillant par la municipalité, m'a demandé du fruit sec, des pommes de terre et des pois, que je lui ai envoyés. Je vous prie, citoyen ministre, de me donner des instructions précises, pour que je sache si je dois continuer à approvisionner cet établissement, et en général ce que j'ai à faire à son égard. »

Au mois d'août suivant, Zschokke écrit au directoire,

et lui demande que « vu l'éloignement du théâtre de la guerre, la maison des orphelins de Stans soit rétablie et pourvue d'une organisation plus solide, et que la direction lui en soit confiée, à lui et à Truttmann. »

Cette demande fut accordée; néanmoins l'organisation plus solide se fit attendre, et, le 16 septembre 1799, Truttmann écrivait au ministre Rengger :

« La maison des pauvres compte maintenant quarante enfants des deux sexes. Il y manque tout ce qui serait nécessaire pour atteindre le but qu'on s'était proposé en la fondant. Les élèves y sont nourris; mais c'est tout! »

En octobre enfin, Zschokke présenta son plan d'organisation. Celui-ci ne s'occupe guère que des ressources financières à fournir à l'institution sans trop grever le budget de l'Etat. Ces ressources consistent essentiellement dans une partie des biens du couvent et dans le produit d'une filature de coton à laquelle les enfants seraient employés. On sait que le gouvernement n'avait point laissé Pestalozzi manquer d'argent. Quant à l'organisation intérieure, au point de vue intellectuel et moral, le plan de Zschokke n'en dit rien.

On lit encore, dans le rapport qui accompagnait le plan présenté :

« Il y a maintenant dans la maison d'orphelins trente-huit enfants des deux sexes. Comme inspecteur, j'ai nommé le citoyen Von Matt, de la municipalité; il a accompli sa tâche gratuitement jusqu'à ce jour. Il visite l'établissement chaque jour, soigne les comptes, les achats, le bon ordre des enfants, etc.

« En outre, j'ai installé dans la maison un pauvre et honnête citoyen, Remigi Gut; il y couche, surveille constamment les enfants, et leur donne chaque jour quatre heures de leçons de lecture et d'écriture; je lui ai fait faire des modèles par mon secrétaire, et je lui ai procuré quelques livres. Je lui ai fait espérer qu'outre son entretien il recevrait un petit salaire s'il fait étudier les enfants avec application.

Néanmoins l'état de l'institution continua à peu près tel qu'il était d'après la lettre de Truttmann du 16 septembre citée plus haut. On en jugera par le mémoire adressé au directoire en novembre 1799, par le curé Businger ; on y lit ce qui suit :

« La première chose sur laquelle je veux appeler votre attention, citoyens directeurs, est la maison d'orphelins de Stans. Cette bienfaisante institution est votre œuvre ; c'est à votre bonté paternelle qu'elle doit l'existence. Mais telle qu'elle existe actuellement, et déjà depuis un temps assez long, elle n'a point l'utilité qu'on en attendait, et elle doit retomber dans le néant avant qu'on ait pu se réjouir de ses effets. Le bon citoyen Pestalozzi entreprit l'institution et la direction de cette maison d'orphelins avec les meilleures intentions et une activité exemplaire, mais son caractère, aigri par beaucoup de malheurs, sa faiblesse, suite de son âge, sa négligence de toutes les choses extérieures, d'autres fautes dans lesquelles il tomba dès les commencements, firent que dès ses débuts cette noble institution n'était pas propre à remplir sa bienfaisante destination, et que tout homme clairvoyant désirait voir le bon Pestalozzi à une autre place qu'à celle-là. Quand les Français, établissant leur quartier général à Stans, demandèrent les chambres de la maison des orphelins pour leur hôpital militaire, on fut obligé de renvoyer la plupart des enfants, et Pestalozzi lui-même s'éloigna. Mais depuis le départ des Français, on admit de nouveau les orphelins les plus pauvres dans les chambres devenues vacantes. Un homme bien pensant de notre municipalité se chargea provisoirement de leur surveillance. Les pauvres enfants, au nombre de quarante, y sont aussi bien que possible, nourris et instruits pour la lecture et l'écriture. Mais tout l'établissement porte les marques d'une chute prochaine ; et vraiment je le verrai finir sans de grands regrets. »

Le mémoire de Businger fut renvoyé au ministre Stapfer pour préavis. Celui-ci présenta son rapport en

français, entièrement favorable à Pestalozzi. Voici comment il s'exprime :

« Le mémoire du citoyen Businger commence par insinuer que le citoyen Pestalozzi n'était pas propre à la direction de cet institut.

» Je suis fâché de dire que les citoyens Zschokke et Businger, en conséquence de préventions dont je n'examinerai ni la source ni la nature, ne se sont pas comportés envers ce vieillard célèbre et inappréciable de manière à ce qu'il ait lieu d'être content d'eux. Ils ont répandu sur son compte des plaintes exagérées, et paralysé un établissement qui promettait à la patrie des résultats heureux.

» Ils accusent le citoyen Pestalozzi de gaspillage, de malpropreté, de brutalité, et s'être aliéné les affections de ses élèves. »

Stapfer examine ensuite en détail ces diverses accusations et les réfute l'une après l'autre par des faits notoires ; puis il expose encore les vues de Pestalozzi, et tout le bien qu'on pourrait attendre de leur réalisation. Il termine par la conclusion suivante :

« Il me paraît donc important que le citoyen Pestalozzi soit replacé au poste d'où les malheureux événements de la guerre l'ont éloigné. »

Cependant, le repos et les eaux du Gurnigel avaient rendu la santé au malheureux vieillard, qui n'avait pas tardé à désirer avec une extrême ardeur de retourner à Stans pour y reprendre sa tâche interrompue.

« Je ne pouvais, dit-il, vivre sans mon œuvre ; j'étais semblable à un homme qui se repose quelques instants sur une pierre dans la mer, impatient de recommencer à nager. »

Malgré ce vif désir, malgré les efforts de Stapfer, le directoire ne renvoya point Pestalozzi à Stans, et laissa tomber la maison des orphelins.

Eh bien, nous croyons que cette décision fut un service rendu à Pestalozzi et à l'éducation.

L'excellent vieillard avait entrepris une tâche au-dessus de ses forces, et qui déjà l'avait mis au bord du tombeau ; il n'aurait certainement pas pu la continuer longtemps encore. Puis il rencontra dans le pays une opposition invincible. La grande majorité des habitants d'Unterwald ne voyait en lui qu'un agent de l'unitarisme et de l'hérésie : elle admettait comme des vérités toutes les calomnies dont il était l'objet. Au lieu de le recevoir comme un bienfait, elle l'avait subi comme une punition injuste et funeste. Or il est presque impossible de faire du bien aux gens malgré eux.

Un écrivain de Stans, M. le vicaire Gut, s'est fait l'écho des griefs de ses compatriotes contre l'œuvre entreprise par Pestalozzi. Il a publié *L'attaque par surprise du Bas-Unterwald, ses causes et ses conséquences*. A la page 579, il dit que « le choix de Pestalozzi a été une méchante action du directoire ; que Pestalozzi se traitait bien avec sa servante, tandis que les enfants étaient mal nourris ; qu'il faisait porter à ceux-ci des habits de forçats, que ces petits malheureux avaient des yeux éteints et des visages blêmes ; qu'on leur apprenait surtout à imiter les cris des animaux ; que Pestalozzi emporta les meubles de Stans pour son institut de Berthoud, etc. »

M. le vicaire Gut n'avait que cinq ans lorsque Pestalozzi quitta Stans. Ses accusations ne sont évidemment que la répétition de ce que l'on disait autour de lui ; elles ne valent pas la peine d'être réfutées.

Cependant, comme il nous paraissait intéressant de connaître les souvenirs laissés par Pestalozzi et l'état de l'opinion publique à son égard dans le pays même en faveur duquel il s'était presque tué, nous avons pris des informations à Stans à une époque où y vivaient encore plusieurs vieillards qui avaient connu la maison

d'orphelins. De ceux-ci, nous n'avons pu tirer aucun fait positif, mais seulement *ce qu'on disait*.

On disait que le directoire avait envoyé Pestalozzi dans le Bas-Unterwald pour y détruire la religion catholique, pour laquelle le pays avait combattu. Le curé Businger était mal vu pour avoir coopéré à la fondation de l'asile. L'extérieur et les manières de Pestalozzi montraient qu'il devait être peu capable.

On disait que Pestalozzi avait une peur affreuse des Autrichiens, et qu'à la nouvelle de leur approche il s'était enfui précipitamment la nuit.

Nous avons aussi interrogé M. le vicaire Gut lui-même, et ses opinions nous ont paru s'être bien modifiées depuis la publication de son ouvrage. Du moins il ne nous a répété aucune des accusations citées plus haut ; il n'a parlé de Pestalozzi qu'en termes convenables. Voici les griefs qu'il persiste à croire fondés :

A l'asile des orphelins, l'enseignement de la religion catholique était trop négligé. A la vérité, on ne citait rien dans les paroles de Pestalozzi qui y fût contraire, excepté qu'une fois il aurait dit aux enfants : « Les crucifix ne vous donneront point de pain, vous devez apprendre à travailler. » Parfois, il corrigeait les enfants en les frappant avec une corde.

En résumé, il nous paraît que l'envoi de Pestalozzi à Stans fut une faute ; il blessa, et il devait blesser les sentiments religieux de la population qu'on voulait secourir ; on pouvait s'attendre à l'opposition qu'il y rencontra, car cette opposition était naturelle ; elle était même légitime et respectable, au point de vue des croyances du peuple d'Unterwald. Pestalozzi y lutta pendant cinq mois contre les difficultés d'une position intenable. Il est heureux qu'on ne lui ait pas permis de recommencer cette lutte héroïque, lorsqu'il fut remis de la maladie qui avait failli l'emporter.

La folie de l'unitarisme a fait bien du mal à la Suisse,